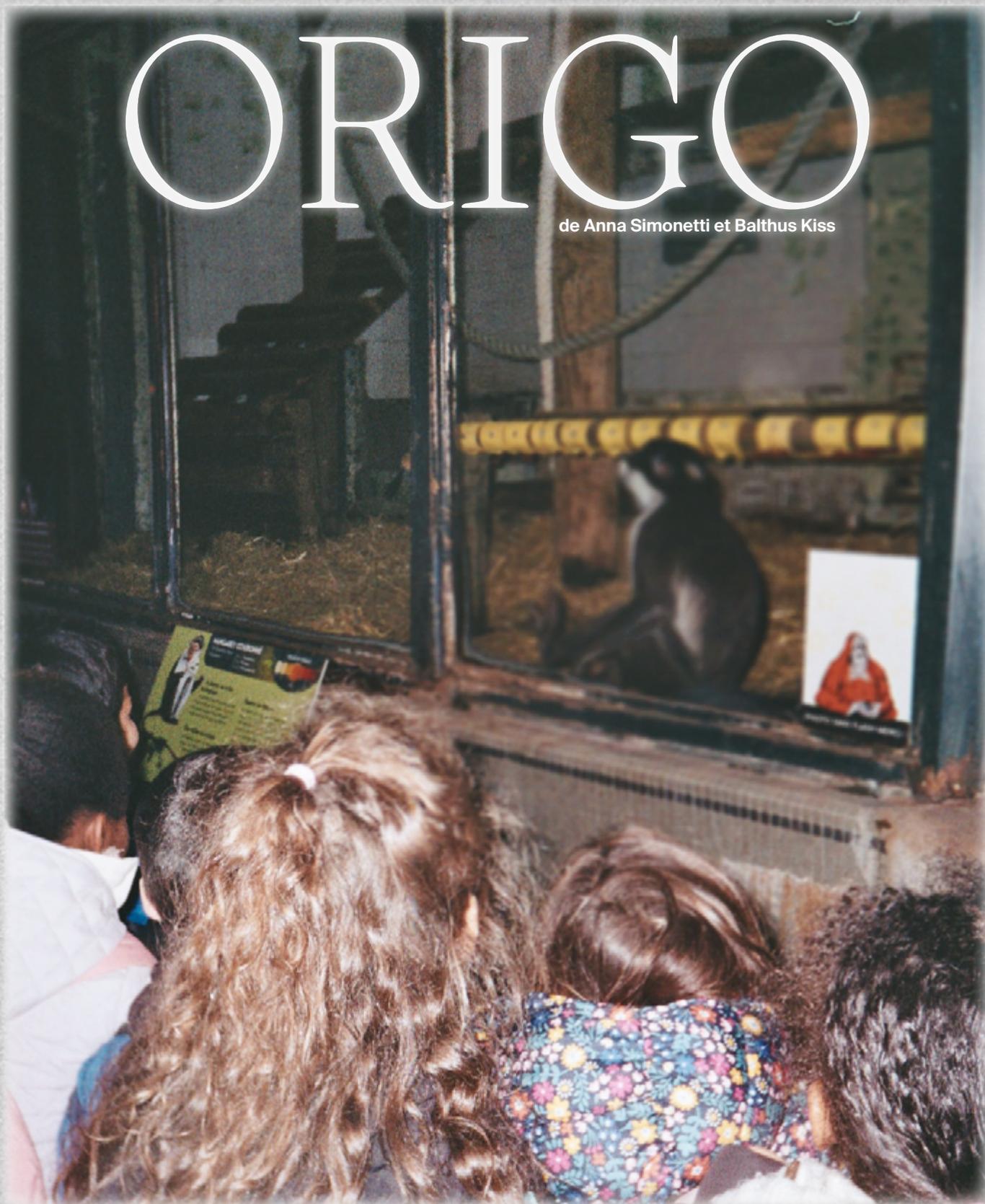


ORIGO

de Anna Simonetti et Balthus Kiss



UN COURT-MÉTRAGE
DOCU-FICTION
EXPÉRIMENTAL

GRUPE DE RECHERCHES & D'ESSAIS

GR=C

CINÉMATOGRAPHIQUES

Sélection sur scénario 1ère session 2025

Pitch

Au cœur d'une grande ville européenne, sous le regard constant d'une gardienne et d'un soigneur, les animaux d'un zoo ressentent les signes d'une catastrophe climatique imminente que les humains ne sont plus en mesure de percevoir.

DESRIPTIF DU PROJET

Introduction

Dans la troisième année de licence de la HEAD-Genève durant le tournage du film de diplôme réalisé par Anna, que nous avons écrit ensemble et dont une partie a été tournée dans un petit zoo, nous avons eu la possibilité de filmer un gibbon. Nous trouver face à ce primate aussi proche génétiquement de nous, mais enfermé, a consolidé notre besoin d'écrire ce film sur la frontière poreuse entre l'animal et l'humain. D'autant plus qu'en juillet dernier, la région de la Suisse Italienne où se situe le zoo a été frappée par des tempêtes, causant des dégâts d'une violence inédite. Nous avons appris que les animaux avaient pressenti l'arrivée de la tempête bien avant les prévisions météorologiques locales. Comme c'est souvent le cas, contrairement aux humains, les animaux ressentent l'imminence des catastrophes climatiques. Les animaux peuvent alors nous enseigner à redécouvrir ces aspects qui nous échappent, en rappelant l'importance de l'expérience non verbale, sensorielle et haptique.

Inspirés par ces événements et par l'intérêt que nous portons envers le monde animal et leur faculté à ressentir avant nous les changements météorologiques, nous avons senti le besoin de fabriquer *Origo*, un court-métrage hybride, entre la fiction, le documentaire et l'expérimental qui entend questionner *l'origine* du vivant, le dénominateur commun entre l'ensemble des êtres vivants, que nous considérons être les *sens*. Tout en plaçant cette question au sein du contexte actuel de crise climatique.

Nous considérons l'importance de donner l'espace aux différents points de vue du vivant, afin de nous sensibiliser à la diversité qui peuple la planète. Le cinéma, étant un moyen artistique capable de montrer la complexité de la réalité, a le devoir de tenir compte de toutes ces formes de vie.

Le point de vue des animaux

Ce qui nous amène à vouloir raconter le récit du point de vue des animaux. Il s'agit d'un enjeu spécifique : il faut les observer, passer du temps avec eux afin de les comprendre. Pour ce faire, il nous semble déterminant que ce film soit raconté à travers les animaux d'un zoo, situé au cœur d'une métropole : la Ménagerie du Jardin des plantes de Paris. À nos yeux, ce lieu a la particularité de constituer le point d'entrelacement entre deux formes de lien : le *lien sensible* et le *lien visible*.

D'un côté, le *lien sensible*, qui est aujourd'hui beaucoup plus représentatif de l'expérience animale que de l'expérience humaine. Ce lien ne se limite pas à la vision, mais englobe également des sens comme le toucher, l'ouïe et l'odorat. Dans la nature, les animaux et les végétaux interagissent en se connectant par leur disposition à ressentir. Ce langage subtil, fait de vibrations sonores, de textures et de parfums, est souvent négligé par notre culture moderne qui privilégie *un lien visible* aux choses. Les choses existent à partir du moment où elles sont regardées, exposées, représentées.

DESCRIPTIF DU PROJET

Les interactions humaines, les informations, et même les identités sont continuellement réduites à des représentations visuelles, amplifiées par les technologies d'images et les écrans omniprésents dans nos villes. Ce monde repose sur une culture de l'apparence, où ce qui est invisible est perçu comme insignifiant, et où l'essence d'une chose est dévalorisée si elle échappe au regard. La vue devient ainsi le filtre dominant de la réalité, imposant une distance, un cadre, une forme à ce qui existe, et niant l'existence de ce qui ne se voit pas, le réchauffement climatique en tête de ligne.

Une arche de Noé contemporaine

Le zoo apparaît comme un exemple frappant de cette suprématie du *lien visible* au monde, d'autant plus qu'aujourd'hui la tendance est de remplacer les barreaux des cages par des vitres, ne permettant plus de sentir les odeurs des animaux ni d'entendre leurs sons. Mais ce que cette obstination à regarder raconte, c'est l'aveuglement d'une espèce, la nôtre, qui se donne comme mission de *protéger la biodiversité* pour mieux refuser de voir qu'elle se trouve elle-même en danger, et que les animaux qui se trouvent dans les zoos n'y sont pas vraiment en sécurité.

Dans notre récit, la gardienne du zoo est une réfugiée climatique. Cette jeune femme italophone a immigré à travers l'Europe lorsque son lieu de naissance, une ville sur les côtes du Nord de l'Italie, est devenu inhabitable à cause des dérives du réchauffement climatique et de la montée progressive des eaux. Son rôle est celui d'empêcher les visiteur-ice-s d'approcher les animaux. La gardienne ne comprend pas encore bien la langue du pays dans lequel elle vit. Elle est mutique. Les informations sur ce personnage parviennent uniquement à certains endroits du film, dispersés le long du récit. Les personnages humains ne seront pas des êtres psychologisés et seront définis uniquement à travers leurs gestes et leurs actions. Cette volonté de mise en scène permet de rester dans une distance d'observation. Nous cherchons à transgresser la frontière entre les espèces en abolissant le statut de sujet pour la première et d'objet pour la seconde.

En adoptant le point de vue de l'animal, notre intention est de recréer une expérience identitaire chez les spectateur-ice-s, une réflexion sur l'origine de sa propre animalité, et ainsi prendre à contre-pied la thèse occidentale évolutionniste qui impose une altérité, fantasmée, une hiérarchie bien définie entre nous et les animaux.

Surtout, raconter ce récit du point de vue des animaux, c'est d'abord envisager un processus de travail basé sur de longues sessions d'observation et d'écoute. Déjà avec les nombreux repérages et recherches que nous avons effectués, nous nous sommes rendu compte qu'il y a autant de différence sur la façon de se lier à son environnement entre un orang-outan et un tapir qu'il y en a entre deux humains. Nous souhaitons que le film puisse également rendre compte de ces différences, en accentuant le focus sur certains *personnages* d'animaux, qui incarneront et ressentiront l'arrivée de la tempête distinctement, chacun à sa façon.

RÉSUMÉ

La nuit revêt la ville d'un silence étrange. Le ciel est d'un gris violet clair, chargé de nuages épais qui semblent sur le point de déverser encore plus d'eau. À travers cette vapeur lourde, les lumières des bâtiments, restées allumées pendant la nuit, éclairent de plusieurs teintes l'atmosphère. Les phares de la ville s'étalent sur les surfaces humides. Des halos bleutés et orangés éclatent sans éclat, étouffés par l'humidité omniprésente. La ville, désertée, s'étend comme des vestiges figés, une ruine moderne où la vie humaine a laissé place à une présence fantomatique. La pluie s'abat, incessante et sourde. Seul le son de l'eau se mêle aux rares murmures lointains de voitures ou de voix. D'un seul coup, la ville s'éteint à cause d'une coupure générale d'électricité.

Dans l'obscurité totale, des sons trahissent d'autres créatures dans la nuit : des bruits de pas, des souffles, des frémissements, parfois le chant étouffé d'un oiseau nocturne. Quelques silhouettes dans des enclos se meuvent dans l'obscurité. Parmi les ombres, il est possible de distinguer le long bec d'un perroquet, ainsi que les yeux jaunes d'une panthère qui tourne en rond.

Sous de légers rayons de soleil, perçant le ciel nuageux de la métropole environnante, le zoo apparaît dans une ambiance feutrée. Sur la pelouse verte, des flamants rouges avancent lentement, leurs longues pattes fines s'enfonçant légèrement dans le sol détrempé. Leurs plumes sont mouillées, leurs couleurs paraissant un peu plus ternes sous la lumière diffuse. Quelques flaques se forment autour d'eux. Toujours en groupe, ils se déplacent en émettant différents types de cris. Tout autour des flamants roses, le zoo est rempli de visiteurs, surtout des classes d'enfants enveloppés dans des k-way colorés, qui courent, crient et jouent avec les flaques formées sur le sol des sentiers en gravier du parc animalier. Parmi cette foule, on aperçoit une femme en uniforme de sécurité qui se tient debout, immobile. Ses cheveux bruns et frisés, serrés en un chignon, et sa veste noire brillent faiblement sous l'humidité. Elle regarde droit devant elle, indifférente au mouvement des animaux. Les bras croisés et ses bottes noires plantées fermement dans la boue. Bien que non-francophone, la gardienne veille à ce que les règles du lieu soient respectées et à faire comprendre aux visiteurs de ne pas toucher ou déranger les animaux. Elle sort un téléphone de la poche de sa veste et le consulte, la tête baissée vers le sol. Au loin, des ouvriers entreprennent des travaux de restructuration des enclos des primates.

Un tapir nage dans la petite piscine de son enclos. Sa tête uniquement sort du liquide opaque. Un soigneur, vêtu de beige, avance d'un pas assuré vers l'enclos. Il tient un seau dans une main, de l'autre, il fait des gestes précis, habituels, pour déposer la nourriture dans l'enclos. On entend le léger tintement du métal du seau qui se heurte parfois contre ses bottes. Le tapir sort de l'eau et se rapproche des pommes qui ont été lancées. Le soigneur parle au tapir, lui demandant la raison pour laquelle il est autant agité depuis quelques jours. On peut voir que le soigneur a l'habitude d'entretenir ce type de monologue avec les animaux dont il s'occupe, et qu'il n'attend pas la moindre réponse.

RÉSUMÉ

L'atmosphère du zoo est calme, ponctuée par les bruits des pattes dans la boue et le clapotis constant de la pluie sur les surfaces métalliques des structures. Les allées du zoo sont parsemées de panneaux informatifs, devant chaque cage, qui précisent les noms scientifiques des animaux et leur degré de menace d'extinction.

Les colonies de flamants rouges se portent relativement bien, mais subissent localement des perturbations engendrées par l'urbanisation, la construction de routes, les empoisonnements au plomb, le tourisme de plus en plus important ou les ouragans.

Menacé d'extinction, le tapir de Malaisie subit particulièrement l'impact de l'Homme sur son environnement. Il en resterait environ 2 500 à l'état sauvage et moins de 200 vivent dans les parcs zoologiques du monde, ce qui en fait une espèce extrêmement rare.

L'orang-outan ne survit plus que sur les îles de Bornéo et Sumatra. Sa disparition est due à la déforestation, la chasse, les plantations industrielles pour l'huile, le caoutchouc et la pâte à papier, les mines, l'expansion urbaine, les feux de forêt et le trafic illégal. En 20 ans, les populations d'orangs-outans ont perdu 80 % de leur territoire et se sont réduites de moitié.

Ces panneaux précisent la mission de conservation écologique du lieu : préserver ces espèces, dont les habitats naturels sont devenus inhabitables à cause de dégâts environnementaux. Tout semble calme à l'image d'une arche de Noé contemporaine, protégée des accidents du monde externe.

Dans une cage se trouve un hibou, immobile. Un enfant se rapproche et s'arrête, observe. Il pointe du doigt. Lorsque l'enfant cherche à établir un contact avec le hibou en allongeant le bras vers la cage, le hibou s'agite et ouvre ses grandes ailes. D'un coup, le grondement sourd d'un métro résonne sous terre, comme un écho des profondeurs qui fait vibrer le sol et produit des sifflements dans l'air. C'est une résonance, une onde qui rappelle la présence des autres formes de vie, souterraines, imperceptibles, résonnant au-delà de l'entendement humain. Il se remet à pleuvoir.

Un cheval de Prezewalski tourne en rond dans son enclos, lui qui est pourtant habitué à parcourir des centaines de kilomètres par jour quand il est dans son habitat naturel. Son œil observe la gardienne qui est toujours à son poste sur son téléphone. Les gouttes de pluie glissent sur sa veste. L'animal semble être curieux du son de l'appareil au loin. Sur l'écran du téléphone, une vue aérienne montre une ville côtière partiellement submergée. La mer a envahi les rues principales, recouvrant jusqu'à la moitié des immeubles. Les toits de certains bâtiments et les structures les plus élevées émergent encore de l'eau. Des voitures et débris flottent à la surface, tandis que plusieurs ponts sont submergés. La progression des eaux est rapide, recouvrant lentement les derniers étages visibles. Malgré tout, aux informations, les autorités locales météorologiques assurent être à l'abri de ce danger et ne préconisent aucune mesure de protection. Le visage de la gardienne reste parfaitement neutre et semble habitué au caractère terrifiant des images qu'elle observe.

RÉSUMÉ

Le cheval continue de tourner en rond, provoquant sous ses sabots de véritables tranchées de sable humide au sein desquelles s'engouffrent les flots de pluie.

La nuit est tombée sur la ménagerie. Il n'y a plus personne. Les bruits effectués par les animaux et les sons de la nature apparaissent comme intensifiés : le chant d'oiseaux, les cris des insectes, le bruissement des feuilles forment une symphonie surprenante.

Sous l'œil d'une caméra thermique, les animaux se déplacent plus librement et leurs sens sont en plein éveil. Les mouvements des animaux laissent apparaître une nouvelle agitation. Un oiseau au long bec se secoue légèrement, ses plumes sombres déformées par l'humidité. Ses yeux clignent rapidement et fréquemment. Les flamants, dont les taches de chaleur les plus saillantes se trouvent au niveau de leur abdomen, avancent avec une lenteur apparente et donne comme l'impression de voler puisque leurs pattes filiformes dégagent peu de chaleur et sont à peine visibles. À travers l'obscurité épaisse, la chaleur d'une panthère se déplace tout en puissance et en agilité. Ses yeux jaunes et perçants sont devenus deux cratères noirs. Elle tourne en silence, ses pattes effleurant le sol avec une grâce calculée, sa respiration lente, inaudible sous le bruit de la pluie, s'accorde au rythme de son corps qui ne s'arrête jamais. L'odeur de la terre mouillée et du métal froid se mêle à celle plus animale, chaude et musquée, transportée par des courants d'air invisibles. Des oiseaux en cage agitent leurs ailes et émettent des cris tout en regardant, dans le ciel au loin, d'interminables nuées d'oiseaux fuyant la région. Un bruit de *sonar* résonne dans l'air, perçant la nuit avec une fréquence régulière, comme un appel mystérieux qui se propage dans le ciel rempli de gaz chauds.

Une vision satellitaire de la ville. Une énorme masse rouge foncé et particulièrement impressionnante est située juste à côté de la ville et semble s'y diriger. Au fur et à mesure que la caméra recule encore, les cris des animaux finissent par disparaître et la terre est enveloppée d'une énorme tache de chaleur en mouvement, comme ébouillantée de l'intérieur et prête à implorer.

Le lendemain, dans le pavillon des primates, des rayons de lumière, provenant de trous dans le toit, plongent l'espace intérieur dans des contrastes de lumière saisissants. Séparé au public par de larges vitres, un orang-outan déplace la paille sur laquelle il dort au sommet d'un arbre, lui qui d'habitude dort à même le sol de sa cage. Ses mouvements sont lents et répétitifs et ses yeux semblent fixer un point indéfini à travers la vitre. Le sol autour de lui est jonché de morceaux de feuilles déchiquetées, de jouets en plastique ternis par le temps, et de quelques branches mortes disposées aléatoirement. Le silence de sa cage est régulièrement brisé par des éclats de voix humaines de qui rebondissent contre la vitre, produisant une résonance sourde.

RÉSUMÉ

Les animaux regardent une femme d'une cinquantaine d'années qui s'approche de la vitre. Elle avance lentement, ses gestes mesurés. Les orangs-outans semblent la reconnaître et s'approchent d'elle pour interagir. La femme alors commence à leur parler de mots doux. La petite femelle orang-outan s'anime, ses doigts longs et minces touchant légèrement la surface froide de la vitre. Un léger tapotement se fait entendre quand elle frappe doucement. Un autre orang-outan approche et interagit avec la dame. La femme sort alors un téléphone portable de sa poche et montre une vidéo à travers la vitre. Les sons de la vidéo sont étouffés, à peine audibles, seulement un murmure vague perce à travers les vitres du pavillon. L'orang-outan regarde attentivement l'écran, suivant les mouvements des animaux filmés qui apparaissent sur l'écran. Quand la vidéo se termine, l'animal agite doucement sa main, un geste silencieux, mais chargé de sens. La femme comprend, cherche une autre vidéo, et recommence.

La pluie s'abat en trombes, tambourinant sur les toits des enclos du zoo déserté par les humains, qui sont partis se réfugier chez elle. De puissantes rafales tordent les branches des arbres, qui craquent sous la pression et ploient dangereusement, leurs feuilles tourbillonnant dans l'air comme des débris. L'eau s'accumule dans les allées vides, formant des ruisseaux boueux qui serpentent entre les cages et les habitats. Les grilles métalliques vibrent sous l'effet des bourrasques.

Le sol est rapidement inondé par de petites rivières qui serpentent entre les enclos, l'eau formant des flaques profondes et troubles. Les éclairs illuminent brièvement la scène, découpant les contours des arbres et des bâtiments dans une lumière blanche, suivie presque instantanément par le grondement du tonnerre.

Malgré la violence des éléments, les animaux restent immobiles, dans un étrange calme indifférent. La panthère se tient sous un abri, ses yeux mi-clos, ignorant le tumulte. Les oiseaux de volière, habituellement bruyants, restent perchés, leurs plumes gonflées sous la pluie, immobiles comme des statues. Le cheval de Prezewalski avance lentement, ses pas lourds, mais dénués d'urgence, son immense corps ruisselant d'eau, tandis qu'il balance la tête d'un côté à l'autre, savourant presque cette atmosphère. Les guichets vides, les bancs déserts, et les allées du zoo ressemblent à un décor abandonné, devenu le domaine exclusif des animaux et des éléments naturels. La nature semble reprendre ses droits, créant une étrange harmonie entre les bêtes et la tempête, un contraste saisissant entre la fureur du ciel et la sérénité animale.